

On ne Badine pas avec l'amour,
Alfred de Musset, Acte III, scène 2 , 1834.

Alfred Musset (1810-1857) est un des écrivains romantiques français les plus connus. Il rencontre le succès tout d'abord en tant que poète et, plus tardivement en tant que dramaturge. L'écriture d'*On ne Badine pas avec l'amour* correspond à une période marquée par une relation passionnée et orageuse avec George Sand, entre 1833 et 1835 le couple s'aime et se déchire.

Dans ce passage, Perdican se trouve en possession d'une lettre de Camille pour une des sœurs du couvent. Doit-il la lire pour savoir ce que Camille pense de lui ?

Musset est l'auteur d'un texte essentiel pour comprendre le romantisme : *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), et d'au moins une pièce de théâtre majeure : *Lorenzaccio* (1834)

Lecture

L'unité de l'extrait : Il s'agit de la lecture d'un courrier privé et de la réaction de son lecteur.

Le mouvement : d'abord un bref exposé de la situation, puis la lecture de la lettre et enfin l'emportement de Perdican.

Les questions : Comment Musset met-il en scène les conséquences d'un acte irréfléchi ?

Comment cette scène met-elle en évidence l'orgueil /l'ego/ le rôle/ le masque de Perdican ?

Comment l'auteur parvient-il à mettre en évidence les rouages internes qui mènent un personnage à l'action ?

Avant l'ouverture de la lettre : Perdican monologue, cette convention théâtrale permet au spectateur d'accéder à ses pensées. Il sait que violer le secret de la correspondance est un acte puni par la loi (crime ? Un délit au moins). Il explique dès la première ligne pourquoi il ne peut ouvrir la lettre. C'est à dire la décacheter. Mais les 3 questions qui suivent forment une sorte de gradation qui donne des raisons à Perdican de lire la lettre. Perdican s'interroge sur son état amoureux alors qu'il en a déjà identifié la réalité (l'empire) et les effets physiques (les tremblements). Il fait semblant de confondre l'interdit lié au geste d'ouvrir la lettre et l'interdit moral de lire la lettre. Une dernière question témoigne du glissement du « crime » de décacheter à celui de déplier. La dernière phrase montre avec réalisme comment on se ment quand on a pris une décision. La didascalie signale la décision et l'erreur de Perdican. (la curiosité ne serait donc pas un défaut féminin ? -Barbe bleue)

La Lettre : Pendant 5 lignes, les mots sont ceux de Camille et sont adressés à une sœur du couvent. Le spectateur est donc complice de l'effraction. Perdican ne devrait pas connaître ces mots qui ont été formulés ainsi parce qu'ils ne devaient pas être connus de lui. Une première lecture peut montrer une Camille désolée du mal prévisible qu'elle a fait. Une autre lecture peut montrer l'orgueil immense de Camille. Elle est excessive dans ses images (le poignard) dans son vocabulaire (terrible, désespoir). Perdican n'est même pas nommé, il est réduit à son état par la périphrase « ce pauvre jeune homme ». Camille veut se donner le beau rôle comme le montre le passage introduit par l'adverbe « cependant » : « j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi ». Elle se perçoit donc comme une fatalité irrésistible comme le montre l'emploi du futur dans la sentence « il ne se consolera pas de m'avoir perdue ».

La réaction de Perdican : Le choc est rendu évident par une ponctuation particulièrement forte. Toutes les phrases suivantes sont des interrogations (6) ou des exclamations (8). Il se demande si ce qu'il a lu est vrai, possible et il s'emporte en reprenant les termes de la lettre (dégoûter, poignard dans le cœur...). Quand il dit « quelle honte peut-il y avoir à aimer ? » et « Non, non, Camille, je ne t'aime pas », on peut douter de la sincérité du propos. La subordonnée d'hypothèse et le passage au conditionnel confirment cette capacité à nier l'évidence (Si cela était vrai, on le verrait bien). Il jure « eh ! Bon dieu », il qualifie ses dires de « roman », et sous le coup de la colère, se met à généraliser « ô femmes ! ». L'idée que Camille puisse être sincèrement pieuse n'est pas abandonnée, Perdican en a eu la pensée la nuit, cette « grande piété » est possible. Ce qui semble provoquer réellement la colère du jeune homme, c'est la préméditation. « Cela était convenu », « on a décidé ». Il ne supporte pas l'idée d'avoir été manipulé, de n'être qu'un pantin dans une histoire, un plan « si intéressant ». L'avant dernière phrase récapitule en 4 propositions indépendantes, ce que Perdican nie dans la lettre. Puis les 3 négations laissent place à une promesse inquiétante « je te le prouverai ». La dernière phrase commence par un « oui » qui s'oppose au « non » redoublé de la précédente. C'est surtout le complément de temps « avant de partir d'ici » qui annonce qu'une décision irréfléchie a été prise. Perdican, en agissant ainsi à chaud va forcément entraîner des conséquences.